

ANNE DE VAUCHER GRAVILI

LA MEMOIRE DE LA DECOUVERTE
JACQUES CARTIER ET PIERRE PERRAULT
(1534-1984)

Venise a célébré, en cette année 1997, le Vème centenaire de l'arrivée de son concitoyen Giovanni Caboto à Terre-Neuve le 24 juin 1497, selon la tradition corroborée par l'historiographie canadienne anglaise du XIXème siècle. Des manifestations ont marqué en Italie et au Canada cet événement: l'émission d'un timbre italien et canadien, affranchi le 24 juin 1997, conjointement à Gaeta (lieu de naissance présumé de Caboto) à Venise et à Ottawa, ainsi que celle d'une pièce commémorative de dix cents en argent sterling par la Monnaie royale canadienne, présentée à Venise. Les historiens et géographes ne pouvaient manquer ce rendez-vous avec l'Histoire: le jour de la commémoration s'est tenue à Venise une journée d'études sur l'état présent des recherches cabotiennes organisée par l'Université Ca' Foscari, les Archives d'Etat et les Postes Italiennes¹. A Rome a été organisé par l'Université de Rome 3, la John Cabot University et l'Associazione Italiana degli Studi Canadesi ce présent congrès sur *Giovanni Caboto e le vie dell'Atlantico settentrionale*. Un autre dont le titre est *Giovanni Caboto, Crossing the Ocean*, s'est tenu en octobre 97 à Toronto². Les célébrations se sont achevées le 18 mars 1998, à Venise toujours, en présence de personnalités importantes de la culture et de la diplomatie italiennes au Canada³.

¹ *Giornata in onore di Giovanni Caboto*, Auditorium di Santa Margherita, 24 giugno 1997.

² *Giovanni Caboto. Crossing the Ocean*, Toronto, 16-17 october 1997, University of Toronto with the collaboration of Italian Culture Institute of Toronto.

³ *Caboto, Italia, Canada: 500 anni per affrontare il futuro*, Istituto Veneto Scienze Lettere ed Arti, 18 marzo 1998, tavola rotonda organizzata da R. MAMOLI ZORZI, Università Ca' Foscari, con la presenza di A. TENENTI, Ecole des Hautes Etudes di Parigi, G. PADOAN del Centro Inte-

Et pourtant ces nombreuses manifestations ne peuvent cacher l'énigme qui demeure insoluble après des siècles: Giovanni Caboto, alias John Cabot, alias Jean Cabot n'a laissé aucun document véritable, aucune relation ou journal de bord, aucune carte qui marque le lieu et les circonstances de sa découverte; on ne possède à ce jour que des témoignages indirects, une lettre de Lorenzo Pasqualigo⁴ et quelques autres peut-être, récemment trouvées aux Archives de Venise mais encore objet d'hypothèses et de vérifications. Une absence fascinante et mystérieuse⁵ qui stimule l'imagination et engage au rêve mais qui reste un obstacle insurmontable, au plan de l'histoire faite de documents écrits et d'archives. Et pourtant Giovanni Caboto est présent au cap Bonavista par une statue de bronze, érigée lors du IV^{ème} centenaire, en 1897, qui marque son arrivée sur le sol canadien:

Welcome to Bonavista
Landfall of John Cabot
Discoverer of Newfoundland
June 24, 1497

Après trois siècles d'oubli, le voici réhabilité voire même immortalisé, lui, un vénitien d'adoption, au service des marchands anglais de Bristol, comme le découvreur du Canada, pour affirmer la priorité des britanniques sur le sol américain⁶.

En revanche pour l'historiographie française et canadienne-française le découvreur du Canada est un autre: c'est Jacques Cartier, capitaine de Saint-

runiversitari di Studi Veneti, A. RIZZARDI, Università di Bologna e S. DE BERNARDIN, Ambasciata Italiana in Canada.

⁴ «L'è venuto sto nostro Venetiano che andò con un navilio de Bristo a trovar ixole nove, e dice haver trovato lige 700 lontam de qui Teraferma... Sto inventor de queste cose a inpiantato sulì terreni a trovato una gran + con una bandiera de Ingeltera e una de San Marcho per essere lui Venetiano, si che el nostro confalone se stese molto in quà...», *Lettera di Lorenzo Pasqualigo ai suoi fratelli Alvise e Francesco*, Londra, 23 agosto 1497. Né à Gaeta, mais citoyen de Venise pendant plus de vingt ans, avant de partir pour Bristol, Caboto aurait habité au début de la via Garibaldi, comme le dit la tradition. Sur la façade deux plaques commémoratives posées en MCMLXXXI: l'une, rédigée en italien, par la Mairie de Venise, l'autre par la Province de Terre-Neuve avec cette phrase écrite en français et en anglais: «John Cabot venetian, and his son/ Discovered Newfoundland /in the service of Henri VII. Jean Cabot vénitien et son fils /Découvrirent Terre-Neuve/Au service d'Henri VII, roi d'Angleterre» MCDXCVII.

⁵ Cfr. E. BALMAS, *Al di là del silenzio*, in «Atti del Convegno internazionale Venezia e i Caboto. Le relazioni italo-canadesi, Venezia (21-13 maggio 1990)», (a cura di R. MAMOLI ZORZI e U. TUCCI), Venezia, Tip. L'Artigiana, 1992, pp. 209-211.

⁶ Cfr. R. PERIN, *La découverte canadienne de Jean Cabot ou les emplois de l'histoire*, *Ibid.*, pp. 103-118.

Malo, qui explore la Nouvelle-France, en 1534. Mandaté par François 1^{er} il accomplit trois voyages qu'il rapporte avec force détails dans trois relations et une carte qui se sont perdues puis retrouvées au cours des siècles⁷. Certains disent que ce n'est pas lui qui les a écrites de sa main mais qu'un secrétaire l'a fait en son nom, ce qui est possible, mais les trois récits nous disent avec une précision toute «maritime», son départ de France et son arrivée à Terre-Neuve:

«...Nous partîmes du havre et port de Saint-Malo, avec lesdits deux navires, du port d'environ soixante tonneaux chacun, équipés, les deux, de soixante et un hommes, le vingtième jour d'avril dudit an mil cinq cent trente quatre. Et naviguant avec bon temps, vîmes à Terre-Neuve, le dixième jour de mai, et atterrâmes au cap de Bonne-Viste...» (J. CARTIER, *Premier voyage*, pp. 111-112).

Pourtant Cartier n'est pas à Bonne-Viste/Bonavista⁸, aucune statue n'y évoque son débarquement. Son buste en bronze est à Saint-Malo, érigé en 1984, lors des célébrations conjointes en France et au Québec, pour fêter le 450ème anniversaire de son arrivée à Terre-Neuve et pour son exploration du fleuve Saint-Laurent (Fig. 1). Etrange tours et détours de l'histoire! En revanche les portugais sont convaincus que ce sont les frères Corte Real qui ont découvert le Canada, bien avant Cabot et Cartier. A chacun son découvreur!

Car dans la recherche du passage vers le Cathay, les destins collectifs se sont joués sur la couleur des pavillons, emblèmes d'hégémonies sans cesse en lutte. Dans les siècles plus récents ceux-ci flottent au service d'impérialismes qui affirment une identité sur une autre, selon la loi de l'antériorité, et qui posent de façon obsédante le mythe des origines.

C'est précisément pour refaire un parcours de mémoire que Pierre Perrault, un québécois indépendantiste de la première heure («souverainiste», comme on dit au Québec), écrivain, poète et cinéaste mais avant tout marin, décide de refaire la traversée de Jacques Cartier, partant à la même date et du même point de départ – Saint-Malo – avec un équipage franco-québécois, et les relations de Cartier en main. De cette expérience extraordinaire naîtront sous le même titre *La grande allure*, un film et un récit de voyage en deux volumes: le premier, *De Saint-Malo à Bonavista*, le second, *De Bonavista à*

⁷ J. CARTIER, *Voyages au Canada. Avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Paris, La Découverte, 1989. Les références renvoient à cette édition modernisée. Toutes les éditions, *princeps* et les suivantes, ainsi que les traductions italiennes y sont indiquées dans les notes.

⁸ Jusqu'au XVIIIème siècle, on dit Bonne-viste. Après Bonavista. P. PERRAULT, *La grande allure. De Saint-Malo à Bonavista*, Montréal, L'Hexagone, 1989. Voir plus loin la note complète.

Québec⁹. Une intertextualité proclamée et vécue, par conséquent, au fil des vagues, sur l'océan Atlantique et sur le fleuve et dans le texte qui se fait, un voyage de la connaissance sur la route des Indes Occidentales qui comportera des surprises, des silences, des rencontres, des découvertes.



Fig. 1 - La plus ancienne représentation du Saint-Laurent (extrait de la mappemonde dite Harleienne, qui est immédiatement postérieure à la découverte de Cartier; peut-être elle-même de 1536). C'est ainsi qu'on se représentera le Saint-Laurent (alors appelé *Rivière de Canada*) tout le long du XVI^e siècle, jusqu'à l'époque de Champlain. Sur la rive sud (ici le sud est placé en haut), un personnage à manteau qui serait Jacques Cartier.

Source: M. TRUDEL, *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal, HRW, 1971, p. 16.

⁹ ID., *De Bonavista à Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1989. A partir de maintenant nous citerons *La grande allure par G.A.*, et l'indication des tomes par I et II, suivie de la page.

1. *La découverte. Une écriture du Prince*

Au XVI^{ème} siècle les alentours de Terre-Neuve n'étaient pas inconnus des européens: bretons, basques, espagnols et portugais y pêchaient la morue à la bonne saison et les points de repère géographiques étaient sans doute déjà fixés et nommés. C'est ainsi que lorsque Jacques Cartier débarque à Bonne-Viste, il enregistre le nom du cap déjà connu puis indique la route à suivre vers le nord, par Belle-Isle et le Cap Dégrat. Il croise sans la moindre surprise un bateau de la Rochelle qui s'est perdu dans les parages.

Mais ce qui fait la différence entre lui et ceux qui ont fréquenté ces lieux avant lui, c'est qu'il est chargé d'explorer ces terres au nom du roi de France et d'en prendre possession: c'est pourquoi les titres des trois relations acquièrent une signification emblématique car elles contiennent la parole qui fonde la découverte:

1. *Première relation de Jacques Cartier de la Terre-Neuve, dite la Nouvelle-France, trouvée en l'an 1534.*

2. *Seconde navigation faites par le commandement et vouloir du très Chrétien Roi François premier de ce nom, au parachèvement de la découverte des terres occidentales étant sous le climat et les parallèles des terres du royaume dudit seigneur et par lui précédemment déjà commencées à faire découvrir; cette navigation faite par Jacques Cartier, natif de Saint-Malo de l'île en Bretagne, pilote dudit seigneur en l'an mil cinq cent trente six.*

3. *Le troisième voyage de découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier en l'année 1540, dans les pays du Canada, Hochelaga et Saguenay.*

Adressées au Prince ces relations ont un caractère épидictique et sont destinées à le convaincre, d'une part à envoyer d'autres expéditions de reconnaissance, d'autre part à encourager un peuplement de ces terres lointaines. Le début du troisième voyage le confirme:

«Le Roi François I^{er} ayant entendu le rapport du capitaine Cartier, son pilote général dans ses deux précédents voyages de découvertes, rapport écrit aussi bien que rapport verbal, touchant ce qu'il avait trouvé et vu dans les régions occidentales par lui découvertes au Canada et Hochelaga, et ayant aussi vu et conversé avec les gens que ledit Cartier avait amenés de ces pays... elle [Sa Majesté] résolut cependant d'y envoyer de nouveau le dit Cartier [...] afin de faire plus amples découvertes qu'il n'avait été fait dans les précédents voyages et atteindre, s'il était possible, à la connaissance du pays de Saguenay [...]» (J. CARTIER, *Troisième voyage*, pp. 246-247).

C'est pourquoi «le dit Cartier», comme tous les découvreurs de son temps, selon un *topos* de la rhétorique renaissante, le *locus amoenus*¹⁰, dresse un tableau idyllique de cette nature canadienne grâce auquel le souverain va pouvoir imaginer la beauté et la richesse de ces terres à peine découvertes:

«...Stadaconé (Québec), qui est aussi bonne terre qu'il soit possible de voir, et bien fructifiante, pleine de très beaux arbres, de la même nature et sorte qu'en France, tels que chênes, ormes, frênes, noyers, pruniers, ifs, cèdres, vigne, aubépine, qui porte des fruits aussi gros que des prunes de Damas, et d'autres arbres, sous lesquels croît un aussi bon chanvre que celui de France, et qui vient sans semence ni labour». (J. CARTIER, *Deuxième voyage*, p. 181).

En outre, il explique avec force détails, son débarquement en *Gaspésie*, son exploration du fleuve, à la recherche d'un passage nord-ouest, les étapes de sa mission d'explorateur, à savoir la nomination et la prise de possession des lieux découverts au nom du roi de France, selon le rite habituel: une croix et un drapeau plantés dans la terre nouvellement conquise, une messe célébrée, un nom donné selon le registre royal ou le martyrologe chrétien, sous le regard stupéfié des indigènes qui comprennent très bien ces gestes symboliques et s'y rebellent, mais qui se laissent acheter par quelques lames de couteaux qui brillent ou quelques verroteries de Venise. Enfin le retour en France avec quelques indiens, dont les yeux bridés témoignent physiquement que la Chine est proche.

Mis à part ces *topoi* de la relation de voyage dans l'Atlantique Nord à la Renaissance, ces récits de Cartier peuvent être relus aujourd'hui comme un journal de bord où sont notés avec le plus grand soin les départs, les débarquements et les rites qui les accompagnent, les dates et les jours du martyrologe chrétien, référence indispensable à l'époque, les conditions du temps et de la mer, la direction des vents, les «havres et ports», les îles repérées et mesurées, enfin la nature des fonds marins et les bancs de sable, danger incessant pour les navires. C'est ce journal, ce texte-guide du «Cartier de la pêche et des bancs» qui va diriger Pierre Perrault et son équipage tout au long de sa traversée, ne faisant qu'un avec lui, l'incitant aussi à écrire un autre livre:

«Le livre reste sur la table. Comme impraticable. Et pourtant on n'élèvera pas plus beau monument à Cartier. Son monument c'est le livre. Et celui du fleuve. Tout est déjà découvert quand il arrive. Il ne revendique pas la

¹⁰ Cfr. P. CARILE, *Lo sguardo impedito. Studi sulle relazioni di viaggio in "Nouvelle-France" e sulla letteratura popolare*, Fasano, Schena, 1987.

découverte. Mais il est le premier à l'exprimer. Et j'attends le départ dans l'impatience d'une écriture qui continuerait le voyage. Non pas le voyage des découvertes mais celui de la connaissance.... Je vis dans l'impatience d'une écriture qui continuerait le livre. Comme on élève un monument.... Plus que le livre de Cartier: un livre à écrire et peut-être un film à faire qui s'intitulerait *La Grande Allure*. Pour continuer la découverte. Pour arriver jusqu'à nous, jusqu'à 1984» (P. PERRAULT, *G. A.*, I, pp. 22-23).

Un voyage sans mandat ni commanditaire, un voyage à compte d'auteur, à bord d'un voilier nommé *Blanchon*, du nom de ces dauphins blancs que Cartier décrit dès son premier voyage et appelle du nom amérindien de *adbothuys*¹¹ et qui sillonnent encore le fleuve aujourd'hui. A travers cette nomination emblématique, Perrault revendique sa «géographie natale» (*G. A.*, I, pp. 25-26).

2. *La mémoire de la découverte. Cap sur Bonavista*

«Partîmes du havre et port de Saint-Malo, le vingtième jour d'avril...», c'est donc en lisant la première relation de Cartier que l'équipage franco-québécois quitte la Bretagne en direction de Terre-Neuve, «pour remonter l'histoire, en vue d'une remembrance, d'une recouvrance» (*G. A.*, I, p. 120) et pour retrouver «l'empremier», ce temps jadis que l'explorateur breton a pu voir et entendre dans ces lieux connus par la transmission orale et que Perrault appelle la «rumeur patoisante».

Une intertextualité féconde anime ces deux écritures: celle de Cartier figure en lettres gothiques et selon l'orthographe de 1534, celle de Perrault intègre d'autres moyens d'expression: des images de son film du même nom, reproduites en photographies dans les deux volumes et des images d'archives tirées de films antérieurs¹². Mais on y trouve aussi des poèmes, des chansons, des indications de régie, expression d'un équipage qui vit, navigue, s'amuse et pense à haute voix. Le lecteur est donc en présence d'un montage multimédial où se mêle le présent et le passé, la découverte et la mémoire de la découverte, où l'écriture de Cartier les guide jusqu'au cœur de ce Nouveau Monde. Le

¹¹ «Ces poissons sont aussi gros que des marsoins, sans aucune nageoire, et sont très faits par le corps et la tête à la façon d'un lévrier, aussi blancs que neige, sans aucune tache, et il y en a un très grand nombre dans le dit fleuve, qui vivent entre la mer et l'eau douce. Les gens du pays les nomment *adbothuys*» (*Deuxième voyage...*, p. 177).

¹² P. PERRAULT, *Les voitures d'eau* (scénario), 1969 et *La bête lumineuse*, Montréal, Nouvelle Optique, 1982.

hasard veut que ces deux traversées se fassent exactement en 20 jours. Le paysage, la mer, les îles et les oiseaux qui tournoient au-dessus de Terre-Neuve sont identiques, rien n'a changé et pourtant Cartier n'est pas au rendez-vous à Bonne-viste/Bonavista:

«...le drapeau rouge et blanc du Canada qui claque au vent, triomphalement, en présence de Cabot sur son piédestal, du sommet de ce cap Bonavista où Cartier toucha terre pour la première fois en 1534... où Blanchon et son équipage, quatre cent cinquante ans plus tard, cherchent les traces de son passage, comme le début d'une longue histoire un peu catastrophique mais encore empreinte de nostalgie puisqu'on a prétendu fêter ce quatre cent cinquantième anniversaire en 1984. Cartier, en 1534, rencontrait un cap prévu, connu, déjà nommé. Par un Italien au service des Anglais. Ou par des Portugais au service de la morue. Sait-on qui a nommé ce cap? En tout état de cause, Cartier connaît son nom et sa situation et il y aborde après vingt jours de traversée. Il ne rencontre pas l'inconnu. Il sait à quoi s'attendre. Il connaît la position. Il est sans doute déjà venu. D'autres sont venus avant lui. Atterrissage sans surprise. Nous rencontrons l'inconnu. La surprise. Le bon accueil. Mais l'étrangeté. Une autre vision de l'histoire. Nous abordons une autre histoire. L'histoire des autres. L'inattendu. Une histoire qui n'est pas au service de Cartier. Une histoire qui est au service d'une autre histoire. Au service... Voix de Jean Gagné:...de la couronne d'Angleterre» (P. PERRAULT, *G. A.*, I, pp. 316-317).

Tout est dit, les aléas de l'histoire pèsent encore aujourd'hui sur l'âme des québécois dont la mémoire a été effacée, en 1760, lorsque la Nouvelle-France a été cédée à l'Angleterre par Louis XV. Comment voir ces lieux de «l'empremier», étiquetés aujourd'hui avec des toponymes anglais? Pourquoi *l'île des oiseaux* est-elle devenue Funk Island («l'île puante»)? *L'île de Jacques Cartier*, Noble Island et ainsi de suite? Comment habiter ces mêmes lieux avec une mémoire différente et une renomination dans une autre langue, celle de la conquête? Comment ne pas s'y sentir étranger?

Pour échapper à la déception de l'absence de Cartier à Bonne-Viste, Perrault et son équipage repartent aussitôt, contournent Terre-Neuve, rejoignent Anticosti et pénètrent dans le Saint-Laurent, à la recherche du passage vers le Cathay. Cette *Rivière de Canada* n'a pas reçu son nom de l'explorateur breton qui avait ainsi appelé une baie¹³, mais c'est la conséquence d'une erreur de

¹³ «Et pour reconnaître cette baie, il y a une grande île, comme un cap de terre, qui s'avance plus loin que les autres, et sur la terre, à environ deux lieues, il y a une montagne, fait comme un tas de blé. Nous nommâmes la dite baie la *baie Saint-Laurent*» (*Deuxième voyage*, p. 168).

transcription d'un cartographe. Encore une fois, une méprise de l'histoire! Comme Cartier qui croise un navire de la Rochelle sans s'en étonner, Perrault et ses hommes vont rencontrer à Blanc-Sablon, un navire portugais qui y fait «grande pêche», ils y voient là un signe du destin.

Arrivés aux *Iles Sainte-Marthe*, lieu ainsi nommé par Cartier et remplacé par le toponyme anglais de Harrington Harbour, ils y découvrent le premier monument de pierre dédié à l'explorateur français depuis la traversée de l'Atlantique, un drapeau du Canada y flotte et une plaque y est rédigée à l'occasion du 450^{ème} anniversaire de la découverte du Saint-Laurent:

In celebration of the
Landing of
Jacques Cartier
In the Harrington Harbour
During the year 1534 A.D.

Plaque erected on the
450 th anniversary
Canada day 1984

By the Canada Day Committee of Baie-Comeau

Une plaque en anglais? *Where is the French plaque?* disent-ils en polémique, puisque, comme l'on sait, le Canada est bilingue. L'erreur chronologique leur saute immédiatement aux yeux: Cartier n'est pas arrivé ici en 1534, mais en 1535, lors du deuxième voyage. Quelle ignorance du texte écrit pourtant si précis à ce sujet ¹⁴! L'absence de traduction de cette plaque est interprétée comme un signe d'arrogance et une vexation de la part des anglophones à l'endroit des francophones. «Comme si le Canada leur appartenait» (*G. A.*, II, p. 184.). Alors Denis Belluais, membre de l'équipage, se met debout sur le monument et prend la pose de Jacques Cartier, celui du buste de bronze de Saint-Malo, le leur. Celui du Canada Day Committee of Baie-Comeau n'est pas le leur.

Mais qui a découvert le Canada? Comment corriger les méprises de l'histoire et les faire connaître dans une langue qui soit celle des pères? Perrault et

¹⁴ «Le lendemain, avant-dernier jour dudit mois, nous fîmes voile à l'ouest, pour avoir connoissance d'autres îles, qui étaient environ à douze lieues et demie, entre lesquelles îles il se forme une anse vers le nord, toute en îles et grandes baies, où il semble y avoir de bons havres: Nous les nommâmes les *îles Sainte-Marthe*...» (*Deuxième voyage*, p. 165).

son équipage sont à la recherche du «Cartier qui (les) ancêtre, c'est le Cartier du dire du fleuve» (G. A., II, p. 9).

3. *Dire le fleuve*

Il semble bien que depuis l'explorateur français rien n'a été écrit sur ce thème, sauf le grand poème lyrique *Ode au Saint Laurent* de Gatien Lapointe¹⁵ en 1963, hymne vibrant au Québec, en quête d'identité, berceau de la langue française en Amérique du Nord mais qui ne décrit ni ne fait vivre, si ce n'est au plan symbolique, la réalité géographique et humaine de cette immense voie aquatique. De ce fleuve sans fin, comme l'appelaient les amérindiens.

Avant de partir, au cours d'une promenade à Paris, le long de la Seine, Pierre Perrault fait part à l'écrivain Michel Serres, homme du fleuve la Garonne par tradition familiale et par passion, de sa difficulté à trouver les mots pour dire ce trop vaste fleuve d'Amérique:

«Les mots eux-mêmes se dérobaient, qui pourtant me permettaient d'entrer en Seine. Ils refusaient mon fleuve. Ils ne convenaient pas. Comme inaptes. Inadéquats. Étrangers. Je manquais de mots. Les mots me manquaient. [...] Longtemps j'ai cru l'entreprise impossible. Jusqu'au jour où j'ai découvert une immense littérature occultée, méprisée, cachée par la misère. Une littérature orale. [...] J'ai abandonné la robe d'écriture pour chausser les bottes lacées de la parole verbale, de la parole brute, du vernaculaire, du vulgaire» (P. PERRAULT, G. A., I, pp. 12-13).

Il ne s'agit plus seulement de légitimer un paysage, d'y retrouver les traces de Cartier mais bien plutôt de découvrir des hommes, des modes de vie, des techniques de navigation, des histoires de vie. A chaque halte Perrault et son équipage demandent aux gens des villages du Saint-Laurent: «Qui a découvert le Canada? Savez-vous qui est Jacques Cartier?» Ceux-ci répondent, se souviennent de leurs ancêtres de Bretagne et de Normandie et se racontent. Martin Dugas donne un jugement négatif sur le marin de Saint-Malo, un rusé qui sous prétexte de la foi s'est emparé des nouvelles terres et s'est moqué des gens. Le vieux Tommy, Luc Monger, debout sur leur vieille barque de pêche, évoquent leur passé, leurs plus belles pêcheries, les plus grandes tempêtes. Leur bateau devient leur piédestal, ils en sont la statue. Les hommes du *Blanchon* s'aperçoivent qu'ils ont devant eux des Cartier en chair et en os, ils dé-

¹⁵ Montréal, Editions du jour, 1963.

couvrent enfin le fleuve qu'ils cherchaient et ils «se vengent», en quelque sorte, de la déception de Bonavista. Débarquant dans la Baie Mistanoque que Cartier avait nommé «Hable Jacques Cartier, un des meilleurs havres du monde» – un exemple d'écriture du Prince – ils rencontrent, comme lui, des autochtones montagnais qui vivent encore comme au temps de «l'empremier», selon leurs rites, leurs croyances et leur langue, qui savent «lire le paysage et la mer» comme leurs ancêtres. Mais Perrault et ses hommes n'agissent pas comme Cartier, ils ne leur proposent pas de troc mais acceptent d'aller pêcher avec eux et de partager leur repas, assis sur les talons, à l'amérindienne, «pour apprendre un autre art de vivre» (*G. A.*, II, pp. 264-265).

Mais la surprise la plus grande est celle de découvrir que dans ces petites communautés les habitants parlent «un français ni vieux tout à fait ni vraiment neuf mais merveilleusement inconnu. Un français des îles et du bout du monde» (*G. A.*, II, p. 128), qui comprend aussi quelques mots anglais et d'autres venus d'ailleurs: par exemple le mot «morne» qui signifie la butte et vient d'Haïti et, puis, bien sûr de nombreux mots amérindiens. Ces Cartier vivants utilisent des mots du XVI^{ème} siècle pour raconter le fleuve. Voici quelques exemples de cette langue maritime, hors du temps:

- «naviguer à l'oreille» (naviguer par temps de brume)
- «entendre le cri du phare dans les veines d'un marin» (naviguer par un brouillard épais)
- «naviguer par les fonds» (connaître à fond le fleuve)
- «s'enfarger» (s'empêtrer)
- «frôler le cap d'y rester» (risquer la mort)
- «paumailler» (pêcher)
- «y perdre son gallion» (faire naufrage).

Récupérer l'ancienne langue, ces «lambeaux de poésie», c'est restituer au Saint-Laurent la grandeur de son histoire passée mais aussi son présent: «[Votre] culture est devant, dit Michel Serres, elle ne vous pèse pas sur les épaules» (*G. A.*, II, p. 133):

«On n'en a jamais fini avec le savoir de la navigation et celui de la terre. Et comment dire le Saguenay sans la harse des cultivateurs? Comment dire un fleuve avec les seuls mots du dictionnaire? Léopold m'invite. Il raconte qu'il vieillit. Qu'il lui arrive d'avoir la grippe. De se traîner du poêle au lit. Mais il affirme que, pour donner des explications, pour raconter sa vie, il n'a pas ralenti. Il est prêt à me construire un canot. Avec des mots. Car il craint l'oubli qui le menace, qui menace tout un monde d'avant aujourd'hui, sans lequel peut-être on n'arrivera plus à dire un fleuve qu'ils ont "navigué par les

fonds”, les vieux du temps passé. Bientôt nous n’aurons plus que la plaisance et les marinas pour nous parler du fleuve. Et personne pour raconter la harse Pour expliquer la harse. Pour dire le fleuve»¹⁶ (P. PERRAULT, *G. A.*, II, p. 103).

Evoquer avec les vieux marins leurs anciens moyens de navigation, les voitures d’eau, les goélettes en bois qui traversaient le Saint-Laurent et sont aujourd’hui à l’échouage, remplacées par de gros bateaux en fer qui parlent une autre langue, c’est les sauver de l’oubli, certes, mais cet immense effort de la «remembrance» est-il suffisant?

«Une dernière image d’une dernière maîtrise du fleuve. Du souvenir du fleuve qui se naviguait dans la langue du pays où “nos pères sont venus au monde”. Du fleuve d’une langue que nous cherchions à rencontrer [...] Toute une culture, un immense courage, une magnifique mémoire, les mots pour le dire, tout cela est investi dans la désuétude et le patrimoine [...] Il neige. Il peut neiger. Il faudra beaucoup de neige pour effacer en noir sur blanc le beau nom de «Manda». Pour effacer de nos mémoires un désir de navire et de naviguer. Un désir de fleuve et de pays. Mais la mémoire suffit-elle à nous légitimer? La mémoire est-elle le fleuve que le «Blanchon» cherchait à rencontrer» (P. PERRAULT, *G. A.*, II, p. 336).

Les statues en bronze, les monuments, les plaques commémoratives, l’émission de timbres et de monnaies, sont l’expression d’un pouvoir, d’une histoire qui prime sur une autre histoire. Caboto n’a rien laissé d’écrit et il est célébré comme le découvreur du Canada. Cartier a laissé trois relations qui fondent sa découverte et son débarquement à Bonne-viste, il n’est que le découvreur du Saint-Laurent!

Les commanditaires d’aujourd’hui sont prêts à célébrer tous les anniversaires historiques à des fins commerciales. En 1984, la brasserie Labatt finance une traversée Québec-Saint-Malo et organise une grande fête à Jacques Cartier sur les plaines d’Abraham de Québec, deux mois après la traversée de Perrault, en sens contraire. Le monde entier participe à cette célébration mais, en réalité, personne ne sait plus vraiment où est le *Cap Diamant*, l’*île aux Coudres*, comment sont les goélettes et les dauphins blancs, ou adhothuys, ou blanchons du Saint-Laurent. «Cartier sert de prétexte. Il n’est pas question de Cartier» (p. 386).

¹⁶ «Une harse c’est comme un “V” /ou encore une “A”/avec deux travers/pis des dents./ Les courants en se rencontrant/celui du Saguenay avec celui du Sain-Laurent/ça fait comme un “V”/qui va en s’élargissant. ça fait comme une harse» (*G. A.*, I, p. 301).

Par le film et par le livre, Perrault tente alors de sauvegarder une mémoire française du fleuve découvert par l'explorateur breton, une mémoire devenue silencieuse au cours des siècles, sur des lieux oblitérés par une toponymie anglaise, une mémoire qu'il faut exhumer pour la raconter aux bretons de Saint-Malo, mais surtout aux québécois de 1984. Pour qu'ils n'oublient pas ce «territoire de l'âme» française en Amérique du Nord qui risque toujours de disparaître.